Bernard Ceysson, du musée au marché, pour « oublier que la carrosserie vieillit »

L'ancien directeur du Musée national d'art moderne au Centre Pompidou a profité de sa retraite pour devenir galeriste

Portrait

A l'heure où certains prennent leur retraite, d'autres commencent à travailler. Enfin, façon de parler… Né en 1939, Bernard Ceysson a dirigé le Musée d'art moderne de Saint-Etienne puis, un temps, le Musée national au Centre Pompidou, avant de profiter, en 1998, des justes lois sociales de notre pays. Ce qui ne l'a pas empêché de présider à la préfiguration du Musée d'art moderne Grand-Duc-Jean au Luxembourg.

C'est alors qu'il est devenu marchand, et pas qu'un peu : une première galerie dans sa ville natale de Saint-Etienne, une autre à Paris, deux au Luxembourg, et bientôt une à Genève. Dans lesquelles il enfonce, comme il le faisait dans les musées, le même clou, que d'aucuns considèrent rouillé et tordu, celui de l'art en Europe, mais surtout en France, après la seconde guerre mondiale.

Au Luxembourg, jusqu'au 31 août, il consacre ainsi une exposition aux années 1950, baptisée « Les années fertiles », un titre qui est aussi un hommage détourné au livre (éditions Mouvements) d'une grande critique d'art de la période, Geneviève Bonnefoi.

Défrichement tardif

Bernard Ceysson a été un des premiers, dans les musées, à s'intéresser de manière historique à la période, en initiant à Beaubourg l'exposition de 1989 « Les années 50 », confiée à Daniel Abadie, et en réalisant au même moment, à Saint-Etienne, la sienne propre, intitulée « Les années décisives ».

Un défrichement tardif qu'il explique aujourd'hui par *« un rejet par les gens de ma génération, du fait que la "tradition française" semblait avoir failli. Failli pendant la guerre, failli dans la manière de se débarrasser de son empire colonial… »*

Les regards se portent alors prioritairement sur la peinture américaine. *« C'était pour nous quelque chose de neuf. »* Il est un des premiers à la montrer en France, achète, très tôt, Wesselmann, Warhol, Lewitt, Flavin, Judd pour le Musée de Saint-Etienne. Et l'école de Paris entre alors, à cause notamment de ce désintérêt marqué par les critiques, les conservateurs et les historiens d'art français, au purgatoire. *« On a été un peu stupides »*, confesse-t-il aujourd'hui.

Bernard Ceysson devant une œuvre de Claude Viallat. DR

Pourtant, au début des années 1980, la roue tourne. Sans vouloir être chauvin ni nationaliste, Bernard Ceysson admet que la peinture française de l'époque est caractérisée par *« un grand dessein de continuer à proposer un art qui puisse permettre de saisir le réel, de l'accommoder à de nouvelles perspectives »*.

Il commence à l'explorer, sans tenir compte des querelles de chapelle, montrant aussi bien le réalisme socialiste d'un Fougeron, soutenu par le Parti communiste, que la peinture abstraite de Georges Mathieu, monarchiste déclaré. Il expose Bernard Buffet et Pierre Soulages. *« Il ne s'agit pas de reconquérir un imperium perdu, mais de rétablir un équilibre. »*

Un équilibre qu'il tente de pratiquer aussi pour lui-même, passant sans cesse du discours rigoureux et précis de l'historien à des considérations métaphysiques ou des citations poétiques. Lorsqu'on lui en fait la remarque, l'historien reprend le dessus : *« Pour Rothko, pour Newman, comme pour Bissière, mais aussi de Staël et d'autres, ces choses étaient importantes. Nous devons donc les prendre en compte. »*

Et comment passe-t-on du musée au marché ? Lentement, semble-t-il. Il attend huit ans pour ouvrir sa première galerie, encouragé par son fils François et un de ses amis, Loïc. Tous trois travaillent ensemble aujourd'hui. *« Ce sont eux qui ont eu l'idée. Ils me poussent et je les écoute. Je pourrais avoir une vie paisible, j'ai une belle bibliothèque. J'en rêve. Mais j'en suis incapable. Parce que le monde est là ! Au-delà de la fenêtre. »*

Il y découvre un univers nouveau de trésorerie, de bilans, de rapports contractuels avec les artistes, et reconnaît que son nouveau métier est difficile : *« Ça ne nous enrichit pas, mais on arrive à vivre, et ça me fait oublier de temps en temps que la carrosserie vieillit. Réfléchir sur les productions humaines, ça maintient : on a toujours envie de connaître la suite. C'est peut-être pour ça que je fais ce métier. »* ■

Ha. B.

« 50 : les années fertiles ». Galerie Bernard Ceysson, 2, rue Wiltheim, L-2733 Luxembourg. Tél. : + 352-26-262-208. Jusqu'au 31 août.